

Assis !
Debout !
Couché !
(Trois monologues)

Grégoire Courtois
<http://troudair.free.fr>

1- ASSIS !

(Une nuit artificielle)

(Un homme assis)

*(comptine / en boucle pendant tout le monologue)
Away from light / steals home my heavy son
And private in his chamber / pens himself,
Shuts up his windows, / locks fair daylight out
And makes himself / an artificial night.*

Il ne me reste plus qu'à attendre.
Ce sera bientôt mon tour.

(pause)

C'est pas mon genre de passer devant les autres.

(pause)

J'attends que mon numéro s'affiche.

(pause)

Pour l'instant, c'est pas trop long.

Mais il y aura un moment où je vais inévitablement le penser.

Que c'est trop long.

(pause)

On se lasse.

Je ne sais pas pourquoi.
Mais on finit toujours par se lasser.
De tout d'ailleurs.
Pas seulement des files d'attente.

Enfin bon.
C'est une autre histoire.

(pause)

Mais là, ça va.

(pause)

Pour le moment, je tiens le coup.

C'est parce que je me dis que ce sera plus très long maintenant.

J'ai pas forcément calculé mais ça fait assez longtemps que je suis là, alors ça devrait plus tarder. Et puis de toute manière, ça sert à rien de s'énerver. Ça fera pas avancer les choses plus vite, hein ? Et on va bien finir par m'appeler. Normalement, on appelle tout le monde, à un moment donné.

(pause)

Non ?

J'ai comme un doute, là.
Quand même, ce serait incroyable.
Ils peuvent pas nous demander de venir, puis d'attendre, pour finalement nous dire que c'est fini et qu'il reste plus qu'à rentrer chez nous.
Ils feraient pas ça.
Quand même.

(pause)

Et évidemment vous pouvez pas me renseigner, vous. Oui, bien sûr, si vous êtes là, c'est que vous attendez comme moi, alors je vois pas bien comment vous pourriez savoir si au bout du compte, tout le monde sera appelé ou non.
On est, pour ainsi dire, logés à la même enseigne, hein ?

(pause)

C'est dommage.

Ceci dit, c'est dommage, parce qu'on est nombreux ici.

On pourrait faire des choses. Je sais pas, s'occuper.

Pour que le temps paraisse moins long.

Mais allez savoir si l'un d'entre nous ne va pas se faire appeler dans dix secondes.

Admettons qu'on commence une partie de belote. On distribue les cartes, on fait un ou deux tours et hop, l'un de nous est appelé.

Résultat, on est obligé de recommencer, re-mélanger, re-couper, re-distribuer, et va savoir si pendant ce temps-là, un autre n'aura pas été appelé à son tour ?

Non, ça sert à rien.

Il vaut mieux attendre tout seul.

Au moins comme ça, on n'est sûr de ne rien interrompre quand notre numéro viendra.

(pause)

Mais enfin, c'est dommage.

(pause)

Ils ont l'air bien, tous ces gens.

Enfin, pas tous, mais la plupart oui.

Certains sont juste là, à côté. A droite, à gauche, devant, derrière, tout proches.

On est assis, serrés les uns contre les autres, on se regarde pas, on se parle pas, on a bien compris que ça servait à rien.

Alors on attend.

(pause)

On nous a dit de venir alors voilà, on est là.

(pause)

Mais quand même.

Quelqu'un va finir par penser que c'est insupportable.

On est nombreux ici.

Pas tout le monde évidemment, mais l'un d'entre nous au moins va finir par s'énerver.

(Il scrute les autres.)

Je me demande qui ce sera.

L'un d'eux obligatoirement va se lever et crier.

Demander des explications, quelque chose.

Ou bien partir.

Enfin non, pas partir.

Faudrait être bête pour partir maintenant.

Depuis tout ce temps qu'on attend, ce serait vraiment bête.

Partir, ça voudrait dire que le temps qu'on a passé ici à attendre est bel et bien perdu.

Si on avait voulu partir, c'était il y a longtemps qu'on aurait dû le faire.

Mais bon.

C'est long quand même.

Je me demande pourquoi c'est si long.

Et puis ça fait combien de temps que personne n'a été appelé d'ailleurs ?

Je me souviens même plus.

Et j'ai pas de montre, bien sûr.

On va quand même pas passer la nuit là, si ?

Enfin, la nuit, j'en sais même rien s'il fait jour ou nuit dehors.

On ne sait rien. On ne nous dit rien.

On ne nous appelle même plus.

C'est pas normal.

Quelqu'un va réagir, c'est obligé.

On traite pas les gens comme ça.

C'est quand même incroyable que personne n'ait encore rien dit.

Ou alors les autres savent que si on dit quelque chose, alors on perd son tour.

Je vois que ça.

Sinon quelqu'un aurait dit quelque chose.

Mais bon, quelqu'un finit toujours par dire quelque chose.

Malgré tout.

Quelqu'un qui n'a pas la patience.

Quelqu'un qui ne supporte pas d'attendre. Qui est prêt à tous les risques pourvu qu'il se passe quelque chose. Qui préfère perdre son tour, peut-être même ne jamais être appelé, mais au moins savoir ce qui se passe.

Ou du moins crier un bon coup. Même si ça ne change rien. Ne pas rester assis à ne rien faire.

Il y a toujours quelqu'un comme ça.

Partout. Quelle que soit la situation.

Toujours quelqu'un qui finit par s'élever.

S'élever contre.

(longue pause)

(Il regarde plusieurs fois autour de lui.)

(Il se lève.)

2- DEBOUT !

(Réussir sa prise de parole en public)

(Un homme debout)

La première chose, c'est qu'il faut avoir quelque chose d'important à dire.

La deuxième chose, c'est qu'il faut le dire très fort.

Et la troisième chose, c'est qu'il faut rester debout.

(musique)

(voix vite et fort)

Si tu es assis, t'es pas crédible. On pensera que tu t'en fous, que t'as rien à faire ici, que tu attends que quelque chose se passe et que ce quelque chose ne peut pas venir de toi. Si tu es assis, le spectacle va se détacher de toi, il va te fuir comme une odeur et il finira par être partout ailleurs sauf dans ta bouche alors que c'est là qu'il doit être.

Si tu es couché, on pensera que tu es mort, ou que tu es blessé ou que tu es mourant. Si tu es couché, déjà, la plupart des gens ne te verront pas et ils commenceront à parler entre eux comme si la scène était encore vide. Quand un personnage se couche, c'est qu'il n'a plus rien à dire, et ça tout le monde le sait, pas besoin de l'expliquer, d'autres l'ont fait avant toi, si bien qu'au moment où tu te couches, tout le reste et pour tout le monde ne sera que silence, même si tu pleures, même si tu cries de toutes tes forces, silence.

Si tu es à genoux, tu peux dire ce que tu veux, personne n'entendra rien. Si on écoutait les gens à genoux, le monde ne serait pas ce qu'il est. Quelqu'un qui est à genoux il écoute, il parle pas, et s'il parle, on l'entend pas. S'il parle, c'est sûrement pour se plaindre alors à quoi bon ? Des gémissements, il y en a assez, des plaintes et des cris, des pleurs et des sanglots, ton public il en est gavé et il s'est déjà convaincu qu'il n'y est pour rien et qu'il peut rien y

faire, alors mets-toi à genoux si tu veux, mais adresse-toi au carrelage ou au parquet bien au chaud chez toi parce que n'importe où ailleurs, ça servira à rien.

Il faut être debout. C'est dressé qu'il faut être.

Parce qu'être debout c'est être à hauteur, et être à hauteur c'est le minimum pour espérer être à la hauteur.

A la hauteur de celui qui est en face de toi et à la hauteur de ce que tu es en train de dire.

Parce que les mots qui sortent de ta bouche, ils ont une forme, ils ont une taille et ils ont un poids.

Ils sont comme des animaux qui vont sortir de ton corps et c'est toi seul qui possèdes le pouvoir d'en faire des petites bestioles nuisibles qui s'évanouissent comme des troupeaux de rats entre les jambes de l'assistance ou bien d'en faire des bataillons de putain de fauves rugissants.

Leur forme, elle bougera pas. C'est courbe, c'est piquant, c'est mou, c'est de plein de couleurs différentes ou bien c'est monochrome, tu n'y peux rien, c'est comme ça.

Mais leur taille et leur poids, alors là c'est différent parce que rien n'est décidé à l'avance et il n'y a que toi, ta voix et ton corps, pour donner des dimensions à l'idée, et faire du concret vraiment réel avec le peu d'espoir que ça le devienne.

C'est toi qui es responsable de ça. Toi, tu as une taille, et tu as un poids, et ces bêtes qui vont sortir de toi, tu as le pouvoir de les engendrer infimes et repoussantes ou de les faire énormes et furieuses et menaçantes et sauvages, si sauvages que le public devant toi il va avoir envie de faire un pas en arrière pour ne pas se faire bouffer. Et une fois qu'il aura compris que rien ni personne ne va le bouffer, il va rester là, les yeux et les oreilles grands ouverts à se faire pilonner sa conscience par la tienne et par les mots furieux et

sauvages que tu lui jettes.

Ta responsabilité, elle commence et elle s'arrête là. Il ne faudra jamais en faire moins, et surtout pas en faire plus. Juste donner des dimensions, une échelle aux animaux que tu libères. Et selon ton corps, et selon ta voix, tu vas engendrer des nains ou des géants. Tu vas engendrer de la soupe froide ou de l'huile bouillante. Balance de la soupe froide sur les assaillants d'un château-fort et tu vas voir comment ils vont rire. Balance leur de l'huile bouillante et là, c'est plus la même chose. Ils vont partir dans tous les sens en gueulant les yeux exorbités.

Ces gens qui sont en face de toi aujourd'hui, le public, l'assistance, les spectateurs, le monde, appelle ça comme tu veux, ils ne sont pas complaisants, ils ne sont pas gentils, ils ne sont pas tolérants. S'ils sont là, c'est pour te prendre. Comme on prend une place forte. Ce sont des assaillants. Ce qu'ils veulent, c'est que tu tombes, et se marrer de ta chute. Ce qu'ils veulent, c'est par leur seule présence charger des catapultes de grosses caillasses invisibles pour te les envoyer sur le crâne.

Ils ont pris le métro, ces gens, ou bien leur voiture, ou alors ils sont venus à pieds parce qu'ils habitent pas trop loin, et pendant leur trajet, ils n'ont pas pensé à toi, qu'est-ce que tu crois ? Pendant leur trajet, ils ont parlé entre eux, ou bien pensé tout seul si, va savoir pourquoi, l'un d'eux s'est mis en tête de venir tout seul pour te voir tomber.

Tu ne les as pas occupés. Ce que tu avais à leur dire n'a pas attisé leur curiosité. Ils ont pensé à autre chose, au pain qu'il fallait pas oublier de prendre en sortant, ou au cadeau qu'il fallait acheter pour l'anniversaire d'un autre qui arrive vite, tu sais. Mais toi, et ce que tu avais à leur dire, ça ne leur a pas traversé l'esprit. Au mieux, avant qu'ils entrent dans cette salle, tu étais pour eux une durée.

"Ça va durer combien de temps ?"

C'est à peu près la seule chose qu'ils ont pensé de toi. Tu étais une durée, une somme de secondes vacillantes volée à la somme des secondes vacillantes qui fait leur vie. Tu étais un laps, une case grisée dans un agenda avec un gros point d'interrogation au milieu.

Et déjà, ça commence mal.

Quand on te regarde comme une durée, quand on te regarde comme un voleur, quand on te voit comme celui qui réduit l'espérance de vie, et qui kidnappe des instants précieux, c'est pas le moment de se laisser emporter par la pente.

Non mais qu'est-ce que tu croyais ? Qu'on allait t'écouter tomber gentiment sans rien dire, avec un sourire compatissant sur les lèvres et l'œil humide de maman qui te pardonne tout ?

Ces gens qui sont là, tu leur voles de la vie. Tu les privas de leur liberté. Tu les prends en otage. Quand on fait ça, et c'est ça qu'on fait, il vaut mieux avoir une très bonne raison. Et cette chose que tu veux leur dire, t'as plutôt intérêt à ce qu'elle soit cruciale. Cette chose, cherche pas plus loin, t'as plutôt intérêt à ce qu'elle change leur vie à ces gens, pour qu'ils se disent en sortant "Oula, j'ai bien fait de venir, moi". C'est ton seul objectif, cherche pas, le seul, et pour l'atteindre, il faut avoir quelque chose d'important à dire, il faut le dire fort, et il faut rester debout.

(pause)

Parce que si tu tombes, c'est foutu.

Si tu arrêtes avant la fin, que tu te prends les pieds dans le tapis et que tu les regardes tout penaud comme un gamin qui a fait une bêtise, autant te tirer direct une balle dans ta tête désolée, parce que la haine, tu vas la sentir. Tu te boucheras peut-être les yeux et les oreilles, mais quoi que tu fasses, tu vas la sentir cette haine qui foncera dans ta direction, une haine de toi, une haine qui viendra de partout, des yeux et des gestes et des murmures des gens en face

de toi, une haine qui dira "mais qu'est-ce que je fous ici ?", et aussi "mais pourquoi je perds mon temps avec ce type ?" ou encore "quand je pense que j'aurais pu faire autre chose".

De ce désarroi, de cette liberté volée, de cette rage d'être ici plutôt qu'ailleurs, de ce violent mouvement venu du public, ce sera toi le seul et unique responsable. Tu vas tout prendre, tu vas tout encaisser, tu n'auras aucun moyen de te justifier, ou de t'excuser parce que personne ne voudra que tu le fasses.

Relativiser bien sûr, c'est ça que tu aimeras bien faire à ce moment-là, expliquer à tout le monde que "mais vous savez, au fond, personne ne sait si ces choses que je vous ai empêché de faire auraient été plus enrichissantes, plus attrayantes, plus intéressantes. Personne ne saura jamais si cet endroit et cette activité dont je vous ai privés n'auraient pas été tout aussi insipides, et tout aussi pénibles", mais personne ne t'écouterà. Même si c'est la chose la plus vraie que tu auras dite de la soirée, personne ne voudra entendre ça.

Parce que le public qui est venu ici, je te l'ai déjà dit, il est venu pour te voir tomber. Et en te voyant tomber, il fera de toi le responsable de cet instant misérable de sa vie.

Et ce sera une vraie libération pour lui, un soulagement immense de pouvoir te pointer du doigt comme le responsable de sa propre misère, parce que le simple fait tu aies échoué, le simple son de ton corps tombé sur le sol de cette scène, cette simple vision sera pour lui, ton public, ton bourreau, la confirmation qu'il existe mieux ailleurs, autre part dans la ville, devant un autre type qui voulait lui-aussi dire quelque chose qu'il croyait important. Même si c'est faux, et qu'il n'existe nulle part ni personne au monde qui pouvait rendre cet instant précis plus important. Même si cet instant précis, n'importe où, devant

n'importe qui, ne pouvait qu'être médiocre et fade et grotesque, comme tous les autres instants de leurs vies, n'importe où et devant n'importe qui. Même si la chose la plus importante que ce public pouvait faire pendant cet instant précis et unique, c'était te voir tomber, personne, malgré tout, ne voudra l'entendre, parce que personne ne voudra se dire qu'il n'existe pas mieux ailleurs.

(pause)

Et on ne t'écouterà pas, te justifier et te débattre en te relevant.

Pourquoi t'écouter ?

Pourquoi reconnaître que le son misérable que tu viens de produire en tombant sur le sol de cette scène était la chose la plus importante à entendre à cet instant précis ?

N'y compte pas. N'y pense même pas. Mets-toi simplement en garde et encaisse parce que c'est la dernière chose qu'il te reste à faire à ce moment précis.

Et c'est pour ça qu'il faut rester debout. Pour éviter ce moment où tu deviendras la victime expiatoire d'un public venu pour ton sacrifice.

Il ne faut pas tomber. Il faut rester debout et dire fort tout ce que tu as à dire, parce que même si tu réussis à faire ça, à rester debout et dire fort tout ce que tu as à dire, rien ne te garantit que tu ne deviendras pas aussi le bouc émissaire qu'ils sont tous venus chercher pour les conforter dans l'idée qu'il existe mieux ailleurs.

Tu seras resté debout, et tu auras dit fort tout ce que tu avais à dire, et pourtant c'est ça que tu entendras à la fin. Certains diront "Mais finalement, c'était pas si important ce que tu avais à dire", et d'autres ajouteront "oui, et en plus, tu ne l'as pas dit assez fort".

Ce sera si dur pour eux, si dur et blessant de se dire qu'ailleurs il n'y avait rien de mieux à faire, ni rien de mieux à voir, ni rien de mieux à entendre.

C'est un travail de penser ça. C'est une souffrance d'imaginer un monde gris et fade tout autour de cette salle et de ce moment, et le simple fait de reconnaître que ce que tu disais était important, et que tu l'as dit fort et debout, c'est aussi reconnaître que le monde tout autour ne contenait rien de mieux, et qu'ils n'ont rien manqué.

Et qu'est-ce qui est pire que la sensation de n'avoir rien manqué ?

Comment survivre à cette idée que nous sommes au bon endroit au bon moment ?

Comment se représenter une ville, un pays, un monde, qui ne contient rien de mieux que cet instant que nous vivons et ce lieu où nous sommes ?

Cette vision, c'est une peinture noire couverte de suie et brossée par le désespoir. Et c'est une peinture que personne ne veut voir. Et c'est pour cette raison que tu as déjà perdu. Que ta prise de parole en public, tu l'as échouée avant même de l'avoir tentée.

Alors tu vas suivre mes conseils, oui, et tu vas dire fort et debout quelque chose d'important. Mais ça ne servira à rien. Ça ne changera pas la donne, ça n'empêchera pas aux dés qui ont été jetés avant même que tu arrives d'afficher un résultat que tout le monde connaissait à l'avance.

Dire fort et debout quelque chose d'important, ça te fera engendrer des fauves rugissants, mais ces lions et ces tigres et ces hyènes, tout ce que tu voudras, ils vont crever de faim au milieu des rangées de sièges en face de toi. Ils vont s'entre-dévorer et finir en carcasses puantes bouffées par les vautours.

Et tu seras resté debout, mais tu seras tombé. Sans savoir comment ni pourquoi, tu vas parler avec le public après et il te dira que "c'est pas grave, va, ça arrive à tout le monde de tomber". Et tu n'y comprendras rien. Et tu reviendras peut-être me voir à ce moment là. Pour avoir des explications. Tu auras tout fait bien comme il faut, c'est dingue quand même. Tu auras dit fort et debout quelque chose d'important et malgré ça, tout le monde dans la salle

t'aura vu tomber, alors quoi ?

(pause)

Alors moi je te dirais une chose bien simple. Je te dirais que les fauves, ou les rats, ou le fait d'être assis, ou debout, ou couché, tout ça, ton public, il s'en fout, parce que lui n'est là que pour une seule et unique raison : celle d'avoir l'impression de manquer autre chose de mieux. Donc gesticule, parle, danse, fais marcher des chats sur une poutre ou sauter des lions dans un cerceau, tout ce que tu veux, ça ne changera rien, voilà.

Et si je suis de bonne humeur, et si je vois que vraiment tu m'en veux et que t'as toujours rien compris, alors je te dirai la vérité sur la prise de parole en public.

Je te dirai qu'il ne s'agit pas d'un instant précis et unique, d'un moment volé au milieu d'une ville fade et grise.

Je te dirai qu'il s'agit pas de théâtre, de scène et de salle, de performance et de public.

Je te dirai que mes conseils, ils ne serviront pas à changer le monde, à modifier une assistance, à lui balancer de l'huile bouillante dessus pour qu'elle renonce à t'assaillir de sa seule présence.

Je te dirai que tout ça, tu peux toujours en rêver si ça t'amuse, mais ce sera bien loin de l'exacte vérité de la prise de parole en public.

Et je te dirai que mes conseils, c'est à toi qu'ils doivent servir, et à toi seul.

Je te dirai que dire fort et debout quelque chose d'important, c'est une méthode qui ne servira à convaincre qu'un seul spectateur et que ce spectateur c'est toi.

Parce que c'est toi ton seul public. Ceux qui viennent te voir, ceux qui t'écoutent, ceux qui te lisent, ceux que tu croisent à la cafet', avec qui tu bois un café à 16 heures, ceux qui sont en face de toi pendant un dîner où tu n'as pas envie d'être, ceux qui partagent ton bureau, que tu dois te coltiner pendant une heure

matin et soir parce que le covoiturage c'est quand même plus économique, tous ceux-là n'y pense même pas. Ils ne sont rien. Ils ne sont pas ton public parce qu'ils sont déjà le public d'eux-mêmes et qu'ils peuvent pas tout faire à la fois, tu crois pas ?

Et je te dirai aussi que c'est toi le seul qui seras en mesure d'être convaincu par ce que tu diras et que si tu y arrives, ce sera déjà pas mal, mais que pour y arriver, il faut que tu dises quelque chose d'important et que tu le dises fort et que tu le dises debout. La seule personne qui ne te verra pas tomber, cherche pas, ne scrute pas l'assistance, c'est toi-même et personne d'autre.

Et n'imagine pas que parce que c'est toi, tu seras plus indulgent qu'un autre, bien au contraire.

Toi-même, je te dirai, c'est le pire des publics. Le genre de public qui chuchote pendant le spectacle et qui se barre avant la fin en claquant la porte.

Et c'est ça que ça veut dire, rester debout. Ça veut dire être attentif à toi-même et rester le cul collé sur ton siège à t'écouter.

C'est la moindre des choses que tu puisses faire pour toi-même, tu me diras, mais c'est pas si évident, crois-moi. Parce que la première personne à penser qu'elle pourrait être ailleurs à faire quelque chose de mieux, c'est bien toi. Les autres, ils sont pleins d'attente et d'espoir. Ils savent qu'ils sont là pour le ruiner cet espoir, mais bon, tant que ça n'a pas commencé, ils en sont encore plein.

Alors que toi, tu penses bien, tu connais tout, de A à Z, tu sais exactement ce qui va se passer alors de l'espoir, t'en as pas un gramme en stock.

Tu sais qui tu es, tu sais ce que tu as à dire, tu sais comment tu vas le dire, fort et debout, alors au fond, ça sert plus à grand chose de le faire.

Et c'est justement là que tu tombes. Au moment où tu cesses d'être ton propre spectateur, tu tombes, et tout le monde te voit tomber sauf toi, ce qui est normal puisque t'es plus là. Tu t'es déjà barré en claquant la porte et tu gambades je ne sais où dans un autre endroit de la ville devant un autre type dont

tu t'imagines qu'il a des choses plus importantes que toi à dire.

(pause)

C'est ça, la prise de parole en public, et rien d'autre. La prise de parole en public, c'est la prise de parole devant toi-même.

Parfois ça se passe sur une scène, mais le plus souvent ça se passe ailleurs, chez toi par exemple, quand tu avances dans le couloir que tu connais par cœur et que tu ne vois même plus les photos de vacances qui sont accrochées de chaque côté, quand tu effectues le trajet que tu as mille fois effectué entre la cuisine et le salon, puis entre le salon et la salle de bains, puis de la salle de bains à la chambre, tous ces moments que tu vis machinalement, dont tu es l'acteur mais dont depuis bien longtemps tu n'es plus le spectateur, parce que ce spectacle t'emmerde, parce que le spectacle de ta propre vie t'emmerde, et que spectateur, tu continues à penser qu'il existe mieux ailleurs, un autre type sûrement qui fait ces trajets bien mieux, de la cuisine au salon et du salon aux chiottes, quelque part ailleurs dans la ville un spectacle plus intéressant que celui auquel tu n'as plus envie d'assister.

Et tu tombes.

Du matin au soir tu tombes, et le bruit que tu fais quand tu t'écroules sur le sol tu ne l'entends même plus, parce que tu n'es même plus là. Parce que tu n'es nulle part. Parce que t'es un acteur qui joue pour personne et un spectateur qui n'assiste à aucun spectacle. Parce que tu es tout ça à la fois.

Et tu tombes.

Devant tes collègues que tu n'écoutes pas, et ta femme que tu ne regardes plus.

(et tu tombes) Devant les rues quotidiennes et le geste automatique qui te fait appuyer sur l'embrayage quand tu passes de la première à la seconde, jusqu'à ce que ta vie entière se résume à ce moment d'oubli, entre la première et la seconde, à cet instant

mécanique, obligatoire et familier, sur lequel tu n'as plus envie de t'attarder, comme tout le reste.

Et tu tombes.

Sur le trottoir, au milieu d'une foule qui ne s'arrête pas, (*et tu tombes*) dans un parc ton visage planté dans l'herbe qui continue à pousser autour de toi, (*et tu tombes*) sur un parking ta peau râpée sur le goudron juste avant qu'une bagnole te roule dessus sans rien remarquer.

Et tu tombes.

En calculant combien d'années il te reste avant d'avoir remboursé tes prêts, (*et tu tombes*) en te disant "y'a rien ce soir à la télé", (*et tu tombes*) en ne t'apercevant pas que tu viens de refermer le frigo sans y prendre ce que tu étais venu chercher, (*et tu tombes*) en lisant dans le journal un article à moitié, (*et tu tombes*) en gueulant tout seul tout en te promettant que tu vas faire quelque chose contre ça, mais tu fais rien contre ça, t'écris pas de lettre, tu manifestes pas, tu t'en es trop pris, tu les as trop vus les regards méprisants, trop entendus les soupirs d'ennui, trop encaissé, trop écouté attentivement que "c'est pas mal mais bon", trop acquiescé gentiment quand on t'a coupé la parole puis renoncé cinq minutes plus tard à finir ta phrase, qui ça intéresse, tu t'es dit, finalement qui veut savoir ça, qui veut l'entendre, quelqu'un probablement y a déjà pensé, ou l'a déjà dit ou le dira, alors à quoi bon, tu t'es dit, à quoi bon dire quelque chose d'important et fort et debout, à quoi bon se jeter contre un mur en béton, à quoi bon courir, à quoi bon marcher, à quoi bon garder l'équilibre, à quoi bon dépenser de l'énergie pour lutter contre la gravité, à quoi bon, à quoi bon, alors tu fermes la bouche, tu fermes les yeux, tu croises les bras, et tu tombes.

(pause)

Et si toi-même tu as déserté le spectacle de ta vie, personne n'y assistera à ta place, et personne n'applaudira à la fin, et crois-moi, personne non plus

n'écrira un article dans le journal pour dire que c'était vraiment bien l'histoire de ce mec en train de tomber.

Si tu n'as rien vu, personne n'aura rien vu.

Si tu ne t'es pas écouté, personne ne l'aura fait.

Et si tu as décidé de quitter cette salle et de faire l'impasse sur la suite de l'histoire, sur ce petit trajet qui va t'emmenner des chiottes à la salle de bains, ou sur la scène du pauvre représentant qui vient te vanter les mérites de sa chaudière à gaz dont tu te fous et lui aussi, si tu oublies de te voir dans ces moments-là, si tu t'oublies que tu as une taille et un poids et que de ta bouche peuvent sortir des fauves rugissants, et reculer d'un pas tellement ils rugissent, si tu oublies que tu es un acteur, et un public, que tu es tout ça à la fois, si tu l'oublies, alors tu tombes, ou tu es déjà tombé, et tu ne te relèveras pas.

Voilà ce que je te dirais quand tu viendras me voir.

Et voilà ce qu'il fallait comprendre quand tu es venu me demander conseil.

Il s'agit pas de théâtre, ni de conférence dans la salle de réunion où tu commentes des transparents projetés sur un écran derrière.

La prise de parole en public, c'est pas un moment que tu voles à des gens qui n'en ont pas.

La prise de parole en public, c'est tout de suite, c'est demain, c'est après-demain, quand tu risqueras de l'oublier, c'est à chacun de ces moments où tu te laisseras emporter par la pente, à chacun de ces moments où tu te prendras les pieds dans le tapis.

La prise de parole en public, c'est toi face à toi-même.

Et pour réussir ta prise de parole en public, il n'y a vraiment que trois choses à savoir :

La première chose, c'est qu'il faut avoir quelque chose d'important à dire.

La deuxième chose, c'est qu'il faut le dire très fort.

Et la troisième chose, c'est qu'il faut rester debout.

(Il s'écroule.)

3- COUCHÉ !

(Comme un chien par le bâton)

*(Un homme allongé sur le sol)
(D'abord, il respire fort. Puis sa respiration se calme.)*

Je vois pas ce que je peux dire de plus.
Je vois pas ce que je peux ajouter.
J'ai fait tout ce que je pouvais.
Je me suis élevé quand c'était nécessaire.
J'ai pris des coups quand il le fallait.
Je n'ai pas renoncé.
Je ne me suis pas tu.
Je n'ai pas reculé.
J'ai tout tenté.
J'ai fait des sacrifices.
Je n'ai pas cessé de me battre.
J'ai couru quand les autres marchaient.
J'ai crié quand les autres se taisaient.
Je n'ai pas pris une pause.
Je n'ai pas fait un break.
Je n'ai pas repris mon souffle.
Je n'ai rien laissé passer.
Je n'ai pas laissé faire.
Je n'ai pas remis à demain.
Je n'ai pas compté mes heures.
Je n'ai pas dit oui quand je pensais non.
Je n'ai pas hurlé avec les loups.
J'y ai mis tout mon courage, et toute ma volonté.
Je n'ai pas baissé la tête.
Je n'ai pas baissé les yeux.
J'ai pesé le pour et j'ai pesé le contre.
J'ai pensé à la justice.
J'ai pensé aux victimes,
et j'ai pensé aux bourreaux.
J'ai fait tout mon possible.
J'ai dit tout ce que j'avais à dire.
J'ai hurlé dans la nuit.
J'ai couru à contre-courant.
J'ai cru qu'on m'écouterait.
J'ai cru qu'on m'entendrait.

J'ai cru que c'était possible.
Je n'ai pas désespéré.
Je n'ai pas baissé les bras.
J'ai cru que ça changerait.
J'ai cru que ça pèserait.
J'ai cru que j'avais une chance.
J'ai cru que je tiendrais.
J'ai cru qu'ils cèderaient.

(pause)

Je me suis retrouvé sur le sol.
J'ai fini par m'écrouler.
C'était trop dur.
C'était le silence.
Et j'étais seul.
Et comment on fait ?
Comment on fait autrement ?
Comment on croit en soi-même jusqu'au bout ?
Comment on continue à se battre dans le noir contre rien ?
Comment on sait que ce qu'on fait est juste ?

On se prend une première claque et on est plus en colère que honteux, et ça nous donne de la force, de la rage, pour continuer, insister, et espérer.
Puis on s'en prend une deuxième, puis une troisième, puis tellement que la rage et la honte et le doute se livrent un combat parallèle à celui que l'on mène, mais à l'intérieur, en silence.
C'est la rage qui l'emporte au début, pendant un certain temps, puis le doute reprend le dessus, et enfin, au bout d'un moment très long, à se battre dans le noir contre rien, c'est la honte qui finit par l'emporter.

Si personne ne réagit, si personne ne vous remarque, si rien ne change, si tout ce que vous dites s'évanouit dans l'oubli au moment même où vous le prononcez, si à force de se jeter sur une porte fermée, pas un gond n'a bougé, pas une infime particule de bois ne

s'est fendue, et que la seule chose vraiment qui ait évolué c'est votre douleur toujours plus cuisante, la blessure des chairs contre la matière immobile, à chaque coup plus violette, ruisselante de sang mousseux, à chaque coup plus insupportable, si l'action est vaine, la parole inutile et le geste invisible, alors comment ne pas croire à son impuissance ?

Comment rester serein et sûr et déterminé ?
Et puis déterminé à quoi au juste ?
Ce qu'on fait, ce qu'on dit, ce qu'on pense, tout est devenu si flou, et si hasardeux.
On ne sait même plus ce qu'on dit.
On ne sait même plus pourquoi on le dit.
On n'est même pas certain de ne pas se tromper.
Personne ne répond.
Personne ne dit oui, ou non, ou merde.

On se retrouve sur le sol, à gémir.
On se fait tabasser par le silence.
On se prend une telle raclée que ça nous passe l'envie de nous relever.
Comme un chien qu'on dresse c'est une volée d'indifférence qui nous maintient par terre.

Si au moins on nous battait. Si au moins on nous insultait.
Ça voudrait dire que le combat commence ou que la lutte continue.
Mais on ne se bat pas contre l'indifférence.
Et si on le fait, ça n'est pas une lutte honnête.
En attaquant l'indifférence on ne défend personne, on ne vient au secours de personne, on ne s'élève contre aucune injustice.

Ça n'est pas injuste qu'on se foute de qui vous êtes et de ce que vous pensez.
Bien souvent, c'est même normal.
A part vous-mêmes, il n'y a jamais personne pour penser que l'indifférence est injuste.
Et vous le savez très bien puisque vous pouvez, bien souvent, être indifférent vous aussi. Et ne pas vous sentir coupable pour autant.

C'est ça l'indifférence. C'est cet adversaire terrible qui même dirigé vers nous ne l'est pas.
Et s'en fout. S'en fout tout simplement.

S'en prendre à l'indifférence, c'est refuser d'accepter ça.
C'est ne pas admettre que ce qu'on dit n'a rien de spécial, que ce qu'on fait ne sert à personne.
C'est ne pas comprendre, ou faire semblant de ne pas comprendre, que ce qu'on pense, et qui on est, n'a d'intérêt que pour nous-mêmes.

Qu'on soit là, ou pas.
Qu'on parle ou pas.
Qu'on soit assis, debout ou couché, n'a pas la moindre importance.
C'est ça qui nous assomme, et nous tient paralysé sur le sol, en fin de compte.
Comme des chiens par le bâton, c'est l'indifférence qui nous dresse.

(pause)

J'ai fait tout ce que j'ai pu.
J'ai avancé dans la nuit.
Et je m'y suis perdu.

Dans le noir total, toutes les directions se valent.
Jusqu'à ce qu'on choisisse la mauvaise.

Et plutôt que de se tromper, le mieux, souvent, c'est de ne pas bouger.
Et d'attendre.
Est-ce que j'aurais la force de faire autre chose maintenant, de toute façon ?
Est-ce que je pourrais à nouveau croire que ce que je fais est juste ?
Sincèrement.

Qu'on y croie ou non.
Qu'on soit convaincu ou non.
Peu importe la force qu'on y met.

Le résultat est identique.

Et je suis fatigué.

Alors voilà.

Rester sur le sol.

Et attendre.

Que mon tour vienne.

Parce qu'au bout d'un moment, on finira bien par
m'appeler.

Tout le monde finit par être appelé à la fin.

Non ?

(comptine)

*Away from light / steals home my heavy son
And private in his chamber / pens himself,
Shuts up his windows, / locks fair daylight out
And makes himself / an artificial night.*

(ou musique de fin de l'Avventura de Michelangelo Antonioni)